

L'UTILE PARENTE

Dans les premiers jours de janvier 1651, Oliver Cromwell, lord Protecteur de la République d'Angleterre, était assis au coin de la cheminée en une chambre du palais de Whitehall, où il donnait, ce jour-là, ses audiences. Sur la table de travail se trouvaient, fraternellement réunis, un pistolet, une grande Bible in-quarto et la copie du dernier sonnet de Milton.

Dans la pièce voisine, le colonel Goffe, l'un des favoris de Cromwell, et Cleypole, son gendre, ne perdaient point de vue les trois ou quatre personnes qui attendaient d'être reçues par Mylord. Trois heures sonnèrent à une horloge. Goffe, en épée et grandes bottes, annonça au maître qu'une dame, se disant parente de Mylord, insistait pour lui parler tout de suite. Elle avait d'ailleurs à la main un billet d'audience.

— Son nom? demanda Cromwell d'un ton bourru. — Lucy Brumford, de Saint-Yves, aujourd'hui lady Harry Burley. Elle affirme que Votre Honneur l'a connue enfant, et maintes fois la fit jouer sur ses genoux à Huntington. — Encore une intrigante! Je ne me souviens point de cela, mon bon ami Goffe... Pourtant... Lucy... Lucy Brumford... Lumière de ma vie! Fais-la entrer, colonel, c'est une de mes cousines.

Il jeta son in-quarto sur la table, croisa ses mains et prononça: — Nul plus que moi ne désire le bonheur de Lucy Brumford. — Eh bien! s'écria la jolie dame, depuis quatre ans que mes parents m'ont mariée à Harry Burley, je suis la plus malheureuse créature des trois royaumes... pardon, Mylord, des trois nations. Vivre encore avec lui est au-dessus de mes forces! Mieux vaut la mort. Mon mari, pour me remercier à sa façon de la grande fortune que je lui ai apportée, ne cesse de m'humilier, de m'outrager, sous prétexte que j'ai surpris ses infidélités. Et avec quelles femmes seigneur, ce misérable trompe-t-il la petite-cousine du lord Protecteur d'Angleterre! Des chabrières, des ballerines, des servantes de cabaret...

— Plus un mot, chère Lucy: vos révélations attristent et troublent mon âme. Se peut-il que le ciel recouvre de telles abominations? Un mari infidèle, grossier, dissipateur, ingrat... sans religion, peut-être? — Sans la moindre religion, à part celle du plaisir! répondit vivement Lucy. Et j'ose dire à Votre Honneur, mon cousin, qu'il m'a parfois rouée de coups devant nos laquais. Lord Burley ne fut jamais l'êtu de mon cœur. J'aime un homme en lequel repose mon dernier espoir d'être heureuse. Je vous en supplie, Mylord, rendez-vous-même un acte qui casse ma déplorable servitude conjugale, et je m'empresserai d'épouser sir Richard Martyn.

— Quel âge a ce Richard? questionna Cromwell. — Mon âge: vingt-deux ans. — Diab! c'est un bon argument, cela... Où demeurez-vous, ma petite-cousine? — A Primrose-House, Islington. Tout le monde y plaint mon mariage. — Fort bien. Il est encore des âmes généreuses. — Tel, le Protecteur, en comptant sur ses doigts, poursuivait, avec la sérénité que donne un pouvoir sans contrôle ni limite. — Dans un, deux, trois, quatre, cinq jours au plus, ma cousine, vous serez libre. Je vais implorer pour vous la Providence. — Vingt-quatre heures après, un juge secret, un de ces hommes énergiques, habiles et dévoués que Cromwell employait à toutes sortes de besognes se présentait au Protecteur, réveillant dans une autre chambre et devant un autre feu.

doucereux. Je ne sais qui vous a reçu major dans mes Côtes-de-Fer. D'un tel honneur, vous n'êtes point digne. Vous ignorez tout de notre métier: discipline, zèle, esprit militaire, et votre tenue le dernier de mes trompettes. Harry Burley devint tout pâle et salua gauchement de l'épée. — Mylord! Mylord! s'écria-t-il éperdu. — Assez, monsieur, assez! Qu'aucune récrimination ne marque cette journée, pour moi si heureuse... Colonel, ajouta Cromwell en se tournant vers Goffe, je fais grâce à cet officier de la dégradation publique; mais on va lui donner tout de suite l'habit et l'équipement d'un simple soldat. Il servira désormais au corps de garde de Whitehall. Ces ordres étaient sans réplique. Cromwell sut faire face à ses multiples occupations, mais n'oublia pas les malheurs conjugaux de sa belle parente. Le jour qui suivit la revue, il pria son gendre Cleypole de lui envoyer la revue nouvellement arrivée au corps de garde. On ne voyait, à ce moment, sur sa table, que de l'or et des papiers. Burley, vêtu de l'humble casaque et coiffe du bonnet, comparut devant le Protecteur, qui affecta de ne point le reconnaître. — Ton nom, garçon? — Harry Burley, pair d'Angleterre par droit de naissance et votre petit-cousin par alliance. Puis-je rappeler à Votre Honneur que ma famille date des Plantagenets? — Je n'en espérais pas autant dit Cromwell. Portez ce billet au grand constable du palais. Il vous donnera la réponse. Il reconduisit la disgraciée gentilhomme, en la poche duquel il glissa deux pièces d'or dans que l'autre s'en aperçut... Le Protecteur se promena un quart d'heure, de long en large; il ne s'assit qu'après avoir entendu le bruit d'un formidable feu de peloton.

— La poudre de mes grenadiers est bonne, dit-il entre ses dents. Il prit ensuite une plume et se mit à écrire: — Ma cousine, vous pouvez venir à l'homme que vous aimez quelconque de plus puissant que vous et moi vient de casser votre mariage... TANCREDE MARTEL. — LE BREVIAIRE DU SOLDAT ROMAIN. Voici, d'après Vopiscus, historien du IVe Siècle, la traduction du bréviaire imposé aux soldats romains en campagne: — Défense de prendre à autrui un poulet, de lui tuer une brebis. — Défense d'enlever le raisin, de nuire aux récoltes, de détruire les moissons. — Défense d'exiger du paysan l'huile, le sel et le bois. — Que chacun fourbisse ses armes et montre des chaussures en bon état. — Que chacun garde dans son haurière la solde qu'il a gagnée et ne la dépense pas au cabaret. — Que chacun serve son voisin comme un esclave. — Les médecins devront soigner gratuitement les malades. — Défense de donner de l'argent aux sorciers. — Qu'onque suscitara une querelle sera battu. Et pourtant, ces soldats qui obéissaient assez généralement à ces prescriptions, étaient considérés comme des barbares!

LA TURQUIE ET LES BALKANS

Un des faits les plus considérables des temps présents — et je dirais presque un événement providentiel — c'est l'intervention de la Turquie dans le conflit qui divise l'Europe et le monde. En vérité, cela manquait pour affirmer la démarcation entre les deux camps: les puissances de domination d'une part, les puissances de liberté de l'autre. La France, l'Angleterre et la Russie combattent, selon leurs traditions pour la cause des nationalités. Toutes les guerres d'indépendance ont eu la France pour soutien: en Amérique ou en Europe, il n'est pas un peuple libéré qui ne doive quelque chose à la France. Les Etats-Unis, l'Amérique du Sud, la Grèce, le Liban, l'Egypte, l'Italie, la Pologne, la Belgique n'ont jamais frappé en vain à sa porte quand il s'agissait de secourir des opprimés. Malgré l'énormité des risques et la grandeur des sacrifices, elle s'est jetée, tête baissée, dans tous les combats pour les causes justes, et elle continue en chantant la "Marseillaise." Depuis plus d'un siècle, là où est la France, là se trouve la liberté!

C'est un lieu commun de répéter que l'Angleterre est une des grandes puissances libérales du monde. La Russie a donné ses forces et son sang pour la délivrance de ses frères slaves dans les Balkans. L'union de ces trois grandes puissances a donc un sens bien marqué, et il était nécessaire de l'accentuer encore, la proclamation du tsar annonçant aux populations polonaises leur prochaine indépendance, cette proclamation mettrait le dernier sceau. Comparons la situation de l'Allemagne et de l'Autriche. L'Allemagne opprime, c'est-à-dire gouverne contre leurs vœux, les populations du Sleswig, de la Pologne, de l'Alsace-Lorraine; bismarck de côté, pour le moment, les nombreux partisans allemands comme la Prusse, la Saxe, le duché de Bade, et même Hambourg, et même le Mecklembourg, qui supportent avec une longanimité plus ou moins résignée le joug prussien. A ces territoires et à ces populations asservies, l'Allemagne prétend joindre maintenant la Belgique et plusieurs provinces françaises; en plus, la Hollande, le Luxembourg; que sais-je? Elle ne cache pas son ambition sur Trieste et peut-être la porte-Lesse jusqu'au canal de Suez et jusqu'à l'Egypte. L'Autriche-Hongrie maintient par la force, sous son hégémonie, les Tchèques de Bohême, les Polonais de Galicie, les Roumains de Transylvanie, les Italiens du Trentin et de Trieste, les Slaves de Bosnie et d'Herzégovine, les Juifs Slaves de l'Adriatique. Qu'on laisse toutes ces populations maltraitées de leur destinée et l'empire austro-hongrois sera réduit de plus de moitié. L'Autriche-Hongrie est, par excellence, en Europe, la puissance de domination.

Quelle est, en somme, la véritable cause du conflit actuel? La lutte pour l'indépendance d'une part, pour l'asservissement de l'autre. La Bosnie et l'Herzégovine habités par des populations serbes ne pouvaient supporter le joug austro-hongrois. De là, la crise qui s'est terminée par l'événement tragique de Sarajevo. Sous une forme ou sous une autre, la catastrophe était inévitable. Nous ne sommes plus en un temps où la force suffit pour refouler les sentiments des peuples. Les peuples ne veulent plus vivre sous le fouet et être transmis en héritage comme des troupeaux. La crise de la libération totale était nécessaire à l'Europe. C'est un vent salubre qui se lève. La tempête est terrible; mais elle aboutira au complet affranchissement de tous les peuples. Or, il restait en Europe une puissance qui représentait, depuis des siècles, le système de la tyrannie brutale et odieuse, c'est la Turquie. Depuis des siècles, les populations conquises étaient traitées comme sans pouvoir s'arracher entièrement de son empire. Au cours de la dernière guerre des Balkans, elles tentèrent la victoire; l'heure était décisive: les Turcs allaient être chassés d'Europe. Quand au dernier moment l'intervention de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie les sauva, l'Autriche pour avoir l'Albanie et l'accès à l'Adriatique, l'Allemagne pour obtenir le commandement des troupes turques et le chemin de fer de Bagdad, arrêtaient l'élan des troupes bulgares quand elles touchaient Constantinople et la Turquie fut sauvée; les deux malheureux avaient besoin d'un tel complice! Le ressuscité vient à leur aide, maintenant; mais ils périront avec lui et par lui. Car il y a une "justice immanente" dans l'histoire. Ce n'est pas impunément qu'on recourt à de tels maux: "Dis-moi qui tu haïsses, je te dirai qui tu es." Il devient de plus en plus clair, pour le monde entier, que les alliés des Turcs travaillent pour les ténébreux et contre la lumière, pour la servitude et contre la liberté. En tout cas, la question se



Au théâtre Lafayette, cette semaine, en cinématographe. Tiré de l'œuvre grandiose du célèbre écrivain italien Gabriele D'Annunzio.

pose ainsi pour les peuples des Balkans et de la Méditerranée. "Les Prussiens étaient rudes et plutôt féroces; volontiers ils brûlaient les maisons bourgeoises, et plus volontiers pillaient les châteaux; les Bavarois, que l'on mettait toujours au rang où l'on était le plus exposé, nous gardaient rançonné de ce traitement "de faveur" et se conduisaient à notre égard avec une grande brutalité; les Saxons, et surtout les Hanovriens, nous témoignaient secrètement des sympathies. "Aujourd'hui, Guillaume II imposé à tous les Etats de l'empire la russesse brandelgeoise; il les a modélés à type de ses propres sujets, telle sorte que l'on ne sa distinguer un Wurtemberg ou un Saxon d'un Prussien race pure. Le niveau militaire de Berlin a courlé toutes les têtes allemandes et les a déformés de même façon. "L'unité morale de la Prusse est bien solidement constituée et le jour des réparations, en n'entendra pas s'élever dans tout l'empire la voix d'un seul juste, autorisé à réclamer le pardon des criminels."

GABRIEL RONATAUX, de l'Académie française. 1870-1914. M. Robert Mitchell, dans le "Gaulois", compare l'âme de l'armée allemande à ces deux dates, 1870 et 1914: "En 1870, quand les Allemands n'étaient pas encore "prussianisés", ils observaient à peu près les lois de la guerre; l'armée allemande en ce temps-là n'était pas encore amalgamée, et l'on pouvait noter, entre les divers peuples dont elle se composait,

d'appréciables différences. "Les Prussiens étaient rudes et plutôt féroces; volontiers ils brûlaient les maisons bourgeoises, et plus volontiers pillaient les châteaux; les Bavarois, que l'on mettait toujours au rang où l'on était le plus exposé, nous gardaient rançonné de ce traitement "de faveur" et se conduisaient à notre égard avec une grande brutalité; les Saxons, et surtout les Hanovriens, nous témoignaient secrètement des sympathies. "Aujourd'hui, Guillaume II imposé à tous les Etats de l'empire la russesse brandelgeoise; il les a modélés à type de ses propres sujets, telle sorte que l'on ne sa distinguer un Wurtemberg ou un Saxon d'un Prussien race pure. Le niveau militaire de Berlin a courlé toutes les têtes allemandes et les a déformés de même façon. "L'unité morale de la Prusse est bien solidement constituée et le jour des réparations, en n'entendra pas s'élever dans tout l'empire la voix d'un seul juste, autorisé à réclamer le pardon des criminels."

Feuilleton de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans. No. 20. Commencé le 2 décembre 1914. MADEMOISELLE MONTE-CRISTO PAR FLEMING (Suite) Elle ne semblait même pas le voir, elle regardait par la fenêtre les ombres grises d'un soir d'hiver descendre sur la campagne; un léger et indéfinissable sourire éclairait pendant un instant son pâle visage. — Il vivrait répéta-t-elle à voix basse. J'en suis heureuse. Elle releva les yeux. — Je n'ai jamais répété-t-elle lentement, suivant qu'une pauvre créature comme moi peut-être, heureuse de quelque chose. Vous avez été très bon, monsieur Otis. Elle lui tendit sa main avec sa grâce et sa franchise ordinaires. — Je vous remercie beaucoup et je m'acquiescerai quelque jour envers vous, si je le puis. Il prit sa main délicate dans la sienne, plus doux qu'elle ne pouvait le savoir. Comment ces petits doigts pourraient-ils jamais travailler! Une compassion infinie doula son cœur qui,

soudain, s'ouvrit à son amour tendre, profond, et qui ne devait finir qu'avec lui. — Il éprouvait comme un désir fou de la prendre dans ses bras, de la protéger contre le charin, le malheur, les douleurs sans nom qui l'attendait. Les seuls instants où la vie et le feu d'autrefois avaient disparu dans les grands yeux fatigués de la jeune fille, avaient été ceux où Dangerfield était entré dans la chambre mortuaire. Alors une expression étrange se peignit dans la sévère contraction de ses lèvres serrées et une flamme sombre s'alluma dans ses yeux. — Sir Richard! — C'était son titre maintenant, cela n'était pas douteux. Il ne lui restait plus, en somme, pour faire valoir ses droits, que de simples formalités à remplir. — Sir Richard portait très bien son deuil. Il était pâle, inquiet, ses vêtements noirs lui donnaient quelque chose de suffisamment sinistre. Ses petits yeux incolores et myopes se détournèrent de la jeune fille, dont la présence lui causait un malaise visible. — Otis avait remarqué cela également. — Je suis pauvre, se disait-il un soir en lui-même, en observant le sombre regard de Catherine qui suivait le nouveau baronnet qui sortait de la chambre mortuaire; je suis pauvre et j'aimerais assez à devenir riche, mais avec votre perspective de devenir baronnet et vos huit mille livres de revenu, sir Richard Dangerfield, je ne voudrais pas être dans votre peau ce soir. — Tout était fini, et Catherine était de retour à Scarswood. — Pour la dernière fois, Edith dit-elle avec douleur à sa compagne. Pour la dernière

— Catherine, balbutia son amie, que voulez-vous? Oh, Catherine, ne me regarde pas ainsi! Je souris pas ainsi, par pitié! Tu me fais peur. — Un sourire étrange, un sourire douloureux avait plissé les lèvres de Catherine, quand elle avait rencontré le regard compatissant de son amie. — Peur... de moi? répéta-t-elle. En effet, je dois être assez laide en ce moment, et je n'ose pas me regarder dans la glace, de crainte de me faire peur à moi-même... Pour de moi!... c'est juste cela... J'ai peur de moi, horriblement peur! Edith, dit-elle, en prenant son amie par le bras avec une brusque énergie, tu m'aimes un peu, maintenant... oui, oui, je sais que tu m'aimes... et dans les années qui sont à venir, je sais que tu me haïras, que tu m'abhorreras! Edith! j'ai jamais mon père tendrement, bien tendrement, mais je te le dis, je suis heureuse qu'il soit mort. — Oh! Catherine! Catherine! — Je n'ai que dix-sept ans, continua d'une voix ferme Catherine Dangerfield, je suis forte, en bonne santé, et j'ai probablement cinquante ans d'existence devant moi. Quelle sorte de femme penses-tu que je serai dans un demi-siècle? Pense à moi, telle que je suis ce soir, Edith, quand le temps sera venu où tu frissonneras rien qu'en entendant mon nom. Une orpheline qui n'avait pas de père à perdre... une veuve avant l'heure du mariage... une malheureuse sans asile, sans famille, dévouée dans la pensée qu'elle était la fille et l'héritière d'un baronnet! — La passion qui couvait en elle se montrait maintenant claire, nette, ne demandant qu'à éclater. Ses poings se serrèrent, ses yeux brillèrent,

sa voix était profonde, contenue et sourdement vibrante. — Edith l'entoura de ses bras caressants et la regarda avec des yeux suppliants. — Non pas sans asile... non pas sans amis, ma Catherine chérie. Cela ne sera pas tant que mon frère et moi nous vivrons. Oh! viens avec nous à Morecombe, sois ma sœur... Je t'aime, ma chérie; jamais, véritablement, je ne t'ai aimée autant que maintenant. Viens avec nous et abandonne ces effrayantes pensées. Viens donc ma chérie, viens! Catherine prit la tête de son amie entre ses mains et l'embrassa à plusieurs reprises; elle la tint quelques moments pressée contre son cœur, puis la laissa aller. — Je te reconnais là, Edith, dit-elle, je vous reconnais tous les deux, ton frère et toi. Mais alors, c'est donc le lot de votre maison de se mettre toujours du côté du vaincu. Je n'en dis pas beaucoup, mais, crois-moi, je vous en suis très reconnaissante. Et maintenant, ma bonne amie, je vais te renvoyer chez toi, et demain ou après-demain tu revivras, si tu veux, à Scarswood. Elle l'embrassa encore et la repoussa doucement. — Edith la regarda avec défiance. — Demain ou après-demain! Mais quand je reviendrai à Scarswood, y retrouverai-je Catherine? Catherine était debout dans l'endroit le plus éclairé; elle se retourna brusquement. — Ou donc pourrais-tu me trouver? Tu ne penses pas que Richard Dan... non, que sir Richard me mette sur le pavé avant un jour ou deux au moins. Voici ton frère, Edith, je voudrais te revoir seule... Il faut partir. Elle embrassa vivement Edith et s'enfuit. Comme les animaux sauvages, aussitôt qu'ils

souffrent, la pauvre enfant voulait être seule. — Vouloir passer toute la nuit seule à Scarswood!... Etrange fille! murmura en lui-même Talbot. — Elle n'a pas versé une larme depuis que tout cela est arrivé. On dit: Une femme qui ne pleure pas est une femme méchante. — Elle a fait soigner par Otis ce fat de Dangerfield, mais maintenant qu'il est hors de danger, que va-t-elle faire de lui? — "Il faudra qu'elle parte d'ici dans un jour ou deux en laissant le château à ce drôle de Richard. Elle n'a pas dit un mot ni levé un doigt pour se défendre... c'est singulier. J'avais toujours pensé qu'elle avait de l'énergie." — Qu'aurait-elle voulu qu'elle fit? Que pouvait-elle faire? demanda sa sœur avec impatience. Que peut faire une femme ainsi frappée, si ce n'est se résigner à son malheur. — Il y a des femmes qui sont des démons; dit gravement le jeune homme, et je crois, en mon âme et conscience, que Catherine est de celles-là. — "Oh je suis un sot, si messieurs Dangerfield et Dangerfield ont entendu son dernier mot, car si elle ne peut obtenir justice, crois-moi, elle se vengera." Sa sœur ne dit rien, elle frissonna sous ses vêtements de deuil et regarda fixement en arrière de Scarswood. Elle aimait son amie sincèrement et profondément, et ainsi que l'avait dit Catherine, il était toujours dans les habitudes de sa race de se ranger du parti du vaincu; habitude d'argent qui avait jadis coûté la tête à plus d'un Talbot. Elle se représenta Catherine seule, dans ces grandes pièces vides et sombres visitées si récemment par la mort, et la vit, avec son morne visage, abîmée dans ses douloureuses pensées. (Suite dans Page)